

## TIPHAINE CALMETTES

Procédant par prélèvement et assemblage de ce qui l'entoure, Tiphaine Calmettes tente de réveiller et habiter les fictions qui nous parcourent, dans notre rapport au territoire. Elle s'est jusqu'à présent plus particulièrement intéressée à l'architecture et l'environnement et plus récemment la nourriture et le soin. À travers la pratique de la sculpture, de l'installation et l'écrit, elle cherche une mise en mouvement aussi bien des formes que du texte. Elle s'attache à développer une forme de vie et d'organicité dans ses travaux. Évolutives, les formes ouvrent alors des devenirs potentiels. Récemment sa recherche s'est orientée autour des plantes pionnières, où elle questionne à la fois leurs

propriétés et leur présence dans notre monde urbain, ce qui l'a amenée à proposer des lectures gustatives. Tiphaine Calmettes vit et travaille entre Paris et Cuigy-en-Bray. Sa première exposition personnelle « Les mains baladeuses » à la Arnaud Deschin galerie a reçu le soutien officiel du Centre national des arts plastiques. Son travail a été montré lors d'expositions personnelles et collectives, entre autres, dans les lieux suivants : 61e Salon de Montrouge, Phoenix (Bratislava, Slovaquie - solo show), DOC, Le 116, Centre Pompidou et à la Cité internationale des arts (projet hors les murs de Bétonsalon). Elle est représentée par la Arnaud Deschin Galerie à Paris.



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
Photo © Romain Darnaud

## TIPHAINE CALMETTES

Vit et travaille entre Paris et Cuigy-en-Bray

29 ans

### FORMATION

#### 2013

DNSEP - École Nationale Supérieure d'Art de Bourges.

#### 2011

DNAP - École Nationale Supérieure d'Art de Bourges.

### EXPOSITIONS

#### 2018

*La nation et ses fictions*, Festival Hors-Pistes au Centre Pompidou, Paris, proposition de Camille Louis  
*Par éclat et par ricochet*, Galerie de la Voûte, Paris, commissariat : Marie Gayet.

*Nous ne sommes pas le nombre que nous croyons être*, Bétonsalon Hors les murs, Cité Internationale des arts, Paris, invitée par Maya Tounta à investir l'espace d'Otobong Nkanga.

#### 2017

*Sur rendez-vous*, Arnaud Deschin galerie, Paris  
*Les mains baladeuses*, Arnaud Deschin galerie, Paris - solo show, avec le soutien aux galeries/première exposition du CNAP.

*Décomposition d'une maison*, 116, Montreuil commissariat : Céline Poulain - Septembre.

*Acte I - Pourparlers et autres manipulations*, DOC, Paris, commissariat : Clotilde Bergemer & Licia Demuro - juillet.

*Astragals, Phoinix*, Bratislava - solo show.

*Le 6b dessine son salon*, Le 6b, St Denis, commissariat Claire Louna et Marie Gautier.

#### 2016

*Walipini*, L'agence, Paris.

*L'objet Photographique*, Galerie IMMIX, Paris.

Vente aux enchères, 61<sup>e</sup> Salon de Montrouge.

*Collection type #5*, curateur Arnaud Deschin, YIA Art Fair, Carreau du temple, Paris.

*Berlin Est*, Arnaud Deschin galerie, Paris.

61<sup>e</sup> Salon de Montrouge, commissariat AMI BARAK et Marie Gautier.

*Do Disturb* (avec L'intercalaire), Palais de Tokyo, Paris.

#### 2013

*Plus jamais seul*, Galerie Standards, Rennes.

#### 2011

*John Doe*, exposition curaté par Alberto Garcia Del Castillo, Emmetrop, Bourges.

*Ne jamais remettre à demain ce que l'on peut faire à une seule*, sur une invitation de Julien Nedelec, 30 artistes pour une exposition de dessin à la Graineterie à Houilles en partenariat avec Drawing Now Paris.

*Art Camp 2011 International Exhibition*, Mongolie.

### RÉSIDENCES/WORKSHOPS

#### 2017

The Spure, Sputnik Oz, Bratislava.

#### 2016

Participation à l'académie vivante avec Otobong Nkanga à Bétonsalon, Paris.

Workshop Bricologie, La Villa Arson, Nice.

#### 2014/15

Coopérative de Recherche, ESACM, Clermont-Ferrand.

#### 2011

Art Camp 2011 avec le collectif Blue Sun, Mongolie.

### PUBLICATIONS

#### 2014/-

Membre du comité de rédaction de Mouvement.

#### 2015

*La Pelote et la Trame*, Coopérative de recherche, ESACM.

#### 2012

*Erut Cethicra* en collaboration avec Guillaume Ettlinger et Jérôme Valton en relation avec l'exposition *Nous construisons des maisons passionnantes*.

Publication de Tenger Medne à propos de mon voyage en Mongolie dans la revue *YEAR #2*.

### COMMISSARIAT

#### 2013

*CDD - Le festin*, restaurant éphémère du 5 au 25 août à Paris en collaboration avec Baptiste Brévar.

#### 2012

Commissariat de la journée d'étude *Nous construisons des maisons passionnantes* avec la présence de Gian Piero Frassinelli de Supertudio avec Guillaume Ettlinger et Jérôme Valton à la Box, en partenariat avec le FRAC Centre.

### PRESSE

#### 2018

Art press n°452, février 2018

Introducing by Alain Berland

Pensées sauvages, Anne-Charlotte Fraisse, février 2018

#### 2017

Le Quotidien de l'art, novembre 2017

Paul Ardenne, micro-trottoir, octobre 2017

Texte Camille Paulhan

ensa-bourges.fr, octobre 2017

univers.fr, septembre 2017

telerama.fr, septembre 2017

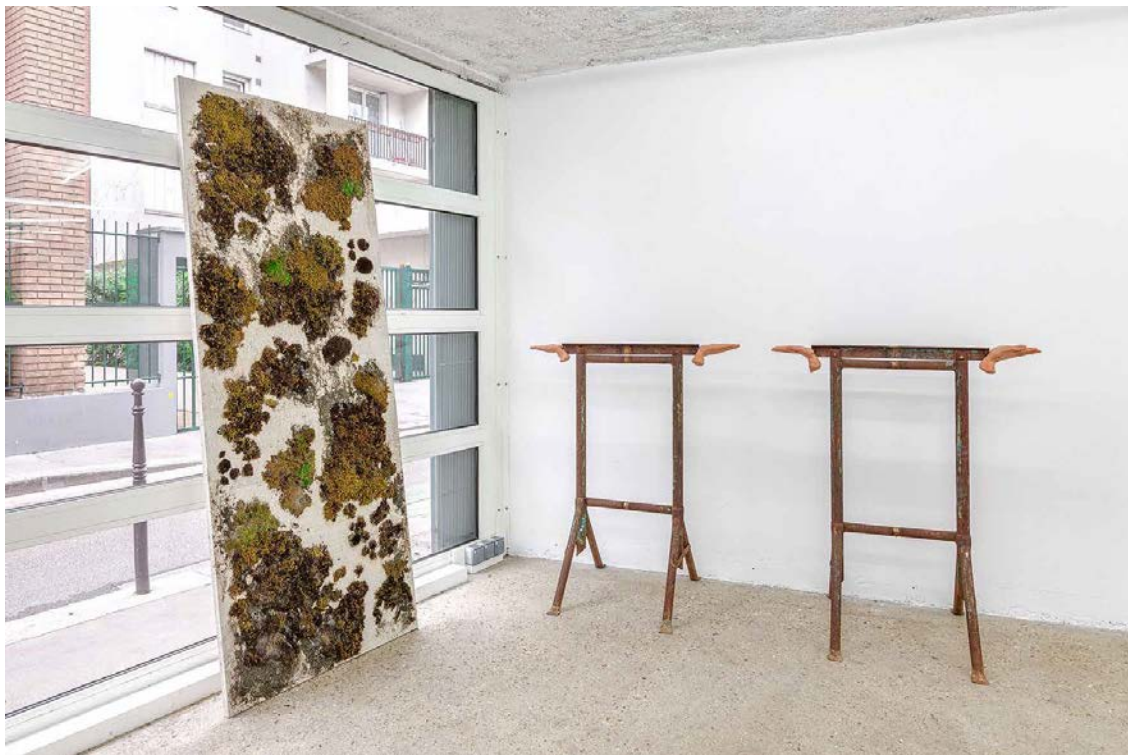
connaissancesdesarts.com, septembre 2017

paris-art.com, septembre 2017

Géraldine Postel, A Shaded View On Fashion, septembre 2017

Technikart, septembre 2017





Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
*Rudus*, 2017 — *Les silhouettes 1*, 2017 — *Les silhouettes 3*, 2017  
Photo © Romain Darnaud

## TIPHAINE CALMETTES



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017

*Rudus*, 2017 — *Les silhouettes 2*, 2017 — *Les silhouettes 1*, 2017 — *Les silhouettes 3*, 2017

Photo © Romain Darnaud





Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
*Les silhouettes 1 (détails)*, 2017  
Photo © Romain Darnaud



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
*Dormance*, 2017  
Photo © Romain Darnaud





Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017

*Nendo dango*, 2017

Photo © Romain Darnaud



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017

*Pointer*, 2017

Photo © Tiphaine Calmettes





Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
*Alambic*, 2017 — *Rudus* (détail), 2017  
Photo © Romain Darnaud



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017

*Rudus* (détail), 2017

Photo © Romain Darnaud





Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
Lecture gustative de l'artiste, 2017  
Courtesy Arnaud Deschin



Tiphaine Calmettes, « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie, 2017  
Lecture gustative de l'artiste, 2017  
Courtesy Arnaud Deschin



Camille Paulhan, 2017

Exposition « Les mains baladeuses », Arnaud Deschin galerie

Il se passera certainement, au cours de l'exposition « Les mains baladeuses », une scène mystérieuse qui se répétera à plusieurs reprises : des visiteurs, au lieu de flâner mollement, le buste libre de toute contrainte, le regard dirigé vers les murs ou le sol, serpenteront chez Arnaud Deschin, galerie, le visage embrumé adhérent à un inhalateur de plastique. Au commencement des repas qu'elle entend organiser, Tiphaine Calmettes souhaiterait que les « regardeurs » se muent, le temps d'un prologue, en respirateurs. Marcel Duchamp, dont la déclaration est fort connue – « J'aime mieux vivre, respirer, que travailler » – a évoqué dans ses textes les buées, les odeurs, les exhalaisons. Mais d'inhalations, point. On peut imaginer pourtant que l'objet, avec ses connotations sexuelles et son caractère doucement inquiétant, n'aurait sans doute pas déplu à l'artiste.

Imaginer déambuler dans une exposition et être moins obnubilé par ce qu'il y a à voir que ce qu'il y a à sentir ressemble là à un rêve de nez ; toutefois Tiphaine Calmettes ne recherche pas nécessairement l'annulation d'un sens par la domination d'un autre. Au contraire, tous devraient être sollicités au cours de cette exposition, dont le titre appellerait pourtant plus celui du toucher. Une des premières « mains baladeuses » éparpillées dans cette présentation nous conduit justement à ce pas de côté nécessaire : le geste de l'admoniteur n'expose pas de récit exemplaire mais pointe le mur grêlé de la galerie. Ce que nous devons retirer de l'exposition est à portée d'œil, de doigt, d'oreille, de nez voire de papilles, pour autant que l'on s'y attarde un peu. « Les mains baladeuses » s'organise en effet en deux temps : celui à proprement parler de l'exposition, et celui des repas, inhalateurs compris. Les repas, qui forment le point de départ du projet de l'artiste, organisés en collaboration avec la chef Virginie Galan, héritent d'une vaste tradition de l'art de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Daniel Spoerri en tête. Mais le caractère pantagruélique et joyeusement décadent de certains repas du « chef Daniel » sont bien éloignés des dégustations de Tiphaine Calmettes, pendant lesquelles on ne s'empiffre guère : l'inhalation d'armoise évoquée plus haut introduit plutôt une interrogation sur les plantes sauvages urbaines déclinée en différents plats – mousse de pissenlit, racines fumées, beignets de lichens, gaspacho lobulaire, chartreuse en coque de noix et autres appellations éminemment poétiques. Cueillies lors d'explorations parisiennes, ces plantes appellent plus à une sorte de rituel sacré au cours duquel l'inhalation transforme la mise en bouche en mise en nez. Gardera-t-on en nez lors du repas l'armoise liminaire ? Ou, pour le dire autrement : se pourrait-il que sans pour autant avoir eu l'impression de toucher, nous ayons pu néanmoins respirer dans sa totalité une œuvre d'art ?

Pour celles et ceux qui ne pourront participer à ces repas, l'exposition s'organise comme un rappel de ces possibles expérimentations gustatives, et offre elle aussi son lot de sensations épidermiques : si le goût n'est plus convoqué, l'odorat se voit chatouillé par la compagnie imposante d'un alambic produisant tout au long de la journée un gargouillement régulier, signe de la

production en cours d'une eau florale naturelle. La table utilisée pour les repas est présentée séparée de ses tréteaux, et développe une mousse dont on ne peut discerner si elle est la moisissure désolée d'une ruine abandonnée ou au contraire un renouveau fourmillant de jeunes pousses désireuses de s'étendre. Peut-être les deux à la fois, car Tiphaine Calmettes aime cultiver l'ambiguïté. Elle se situe probablement dans la lignée d'ainés qui ont su eux aussi transformer la moisissure, en faire un sujet d'étude mélancolique mais pourtant tourné vers des formes de renouveau : en cela, elle se situe plutôt du côté des élevages bactériens vivement colorés d'un HA Schult ou encore des expérimentations pseudo-scientifiques d'un Peter Hutchinson plutôt que des tas déliquescents de Dieter Roth. On ne s'étonnera pas de découvrir, dans son travail antérieur, des figures proliférantes comme des champignons lignivores, qu'elle a fait éclore à travers des photographies, ou un corail dont elle a moulé une reproduction d'après une gravure. L'humidité, et par là même une source potentielle d'existence, l'a intriguée pour « Les mains baladeuses », au même titre que la sécheresse : les champignons, les coraux précédemment évoqués ont côtoyé les cactus, les cailloux et la terre. D'ailleurs, l'hypertufa qu'elle utilise pour ses structures est un matériau passablement ambivalent, mêlant notamment le ciment supposément stérile à de la tourbe fertile. Comme dans les friches urbaines où les plantes rudérales viennent reprendre leurs droits, la table que Tiphaine Calmettes expose verticalement ou horizontalement est en perpétuelle évolution, se couvrant au gré des jours et des arrosages de mousses et de lichens. Les jeux d'allers-retours qu'elle opère entre le naturel et l'artificiel se poursuivent dans « Les mains baladeuses », à la suite d'œuvres plus anciennes où elle manipulait légèrement des objets de façon à en rendre la lecture biaisée ou malaisée : ainsi d'un cactus globulaire dont elle avait collé minutieusement les épines entre elles de façon à former un dôme géodésique très peu spontané, ou encore d'une pierre brute taillée de façon à ce que son ombre forme une pointe parfaite.

Pour cette exposition, l'artiste propose un espace de réflexion, dans lequel l'arpentage des friches urbaines et la cueillette de leurs plantes comestibles ou médicinales, sont d'abord des gestes micropolitiques. Les mains baladeuses, ce sont ces mains capables de piquer, de gratter, de pincer, de racler, d'offrir mais aussi de serrer le poing. Mais là encore, le geste que l'on imagine vindicatif voire belliqueux renferme au creux des doigts des graines qui ne demanderaient qu'à être tirées de leur ensommeillement. Tiphaine Calmettes n'est pas activiste, ni même agricultrice : ses poings en argile, imaginés d'après les *nendo dango* de Masanobu Fukuoka, destinés à être lancés dans les champs et à laisser la nature agir sur elle, sont exposés en état de latence. Fukuoka avait fait du principe de non-agir la base de sa théorie agricole dans les années 1970, un principe que Marcel Duchamp aurait assurément apprécié. Tiphaine Calmettes, elle, laisse le champ libre à la spéculation : il est bien évident que l'imagination, si on la laisse suffisamment reposer, germe.

Camille Paulhan, 2017

Solo show "Les mains baladeuses", Arnaud Deschin galerie

During the "Les mains baladeuses" exhibition, a mysterious scene will undoubtedly take place, and be repeated several times: instead of strolling aimlessly about, their bodies free of all constraints, gazing at the walls and floor, visitors will meander through the Arnaud Deschin galerie, their hazy faces covered by plastic inhalers. At the beginning of the meals which Tiphaine Calmettes intends to organize, she would like the "onlookers" to turn into respirators, for the duration of a prologue. In his writings, Marcel Duchamp, whose statement: "I prefer living and breathing to working" is well known, described condensation, smells and exhalations. But never inhalations. It is nevertheless possible to imagine that the inhaler as object, with its sexual connotations and its mildly disconcerting character, would probably not have displeased the artist.

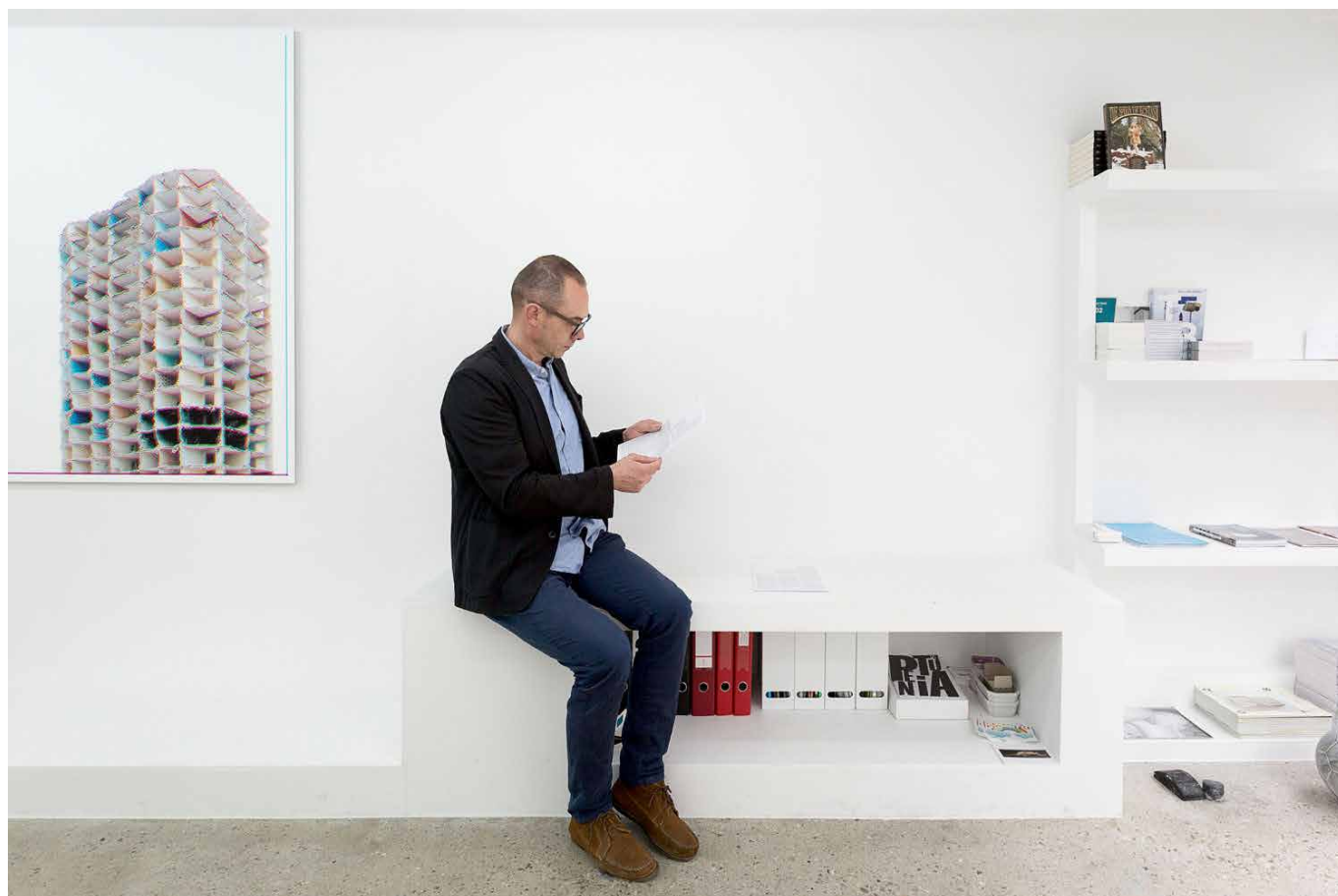
Imagining strolling round an exhibition and being less obsessed by what there is to see in it than by what there is to be felt in it here resembles a nasal dream; but Tiphaine Calmettes is not necessarily seeking the cancellation of one sense by the domination of another. On the contrary, all the senses should be called upon during this show, whose title nevertheless summons the sense of touch. One of the first "wandering hands" scattered throughout this presentation leads us precisely to this necessary sidestep: the gesture of the admonitory person does not display any exemplary narrative, but points to the gallery's pockmarked wall. What we must take away from the exhibition is within reach of the eye, finger, ear, and nose, and even papillae, as long as you dwell on it a little. "Wandering Hands" is in fact organized in two tempos: that of the exhibition, strictly speaking, and that of the meals, including inhalers. The meals, which are the starting point of the artist's project, organized in collaboration with the chef Virginie Galan, inherit a vast tradition of art from the latter half of the 20<sup>th</sup> century, headed by Daniel Spoerri. But the Pantagruelisque and merrily decadent character of some of "chef Daniel's" meals are well removed from Tiphaine Calmettes' samplings during which you don't exactly stuff yourself: the above-mentioned inhalation of Artemisia tends to introduce a question about wild urban plants used in different dishes—dandelion mousse, smoked roots, lichen fritters, lobular gazpacho, chartreuse in walnut shells and other eminently poetic names. Cooked during Parisian explorations, these plants call more for a sort of sacred ritual during which the inhalation turns the palatal appetizer into a nasal appetizer. Will we keep the preliminary Artemisia in our nose during the meal? Or, otherwise put: could it be that, without having had the impression of touching, we have nevertheless managed to breathe a work of art in its entirety?

For those who will not be able to partake of these meals, the exhibition is organized like a reminder of those possible gustatory experiments, and also offers its share of epidermic sensations: if taste is no longer summoned, the sense of smell is tickled by the imposing company of a still producing all day long a regular

gargling noise, a sign of the current production of a natural floral water. The table use for the meals is presented separately on its trestles, and develops a foam where it is impossible to discern if it is the desolate mildew of an abandoned ruin or, conversely, a renewal seething with young shoots keen to spread. Maybe both at once, because Tiphaine Calmettes is fond of cultivating ambiguity. She is probably situated in the tradition of elders who have also managed to transform mould, and make it a subject of melancholic study, though nevertheless oriented towards forms of renewal: as such, she tends to be situated with the brightly coloured bacterial cultures of someone like H.A. Schult, or the pseudo-scientific experiments of someone like Peter Hutchinson, rather than Dieter Roth's decaying heaps. It comes as no surprise to discover, in her earlier work, various proliferating figures like wood-eating fungi, which she hatches out by way of photographs, or a coral whose reproduction she has cast based on an engraving. Humidity, and thereby a potential source of existence, intrigued her for "Les mains baladeuses", the same way as drought: the above-mentioned fungi and corals have rubbed shoulders with cacti, pebbles and earth. What is more, the hyper-tufa she uses for her structures is nothing if not an ambivalent material, in particular mixing supposedly sterile cement with fertile peat. As in urban wasteland plots where plants associated with ruins reclaim their rights, the table which Tiphaine Calmettes displays either vertically or horizontally is in a state of ongoing development, becoming covered with mosses and lichens depending on the day and the watering. The to-and-fro interplays she carries out between the natural and the artificial are carried on in "Les mains baladeuses", in the wake of older works where she slightly manipulated objects in such a way as to make the reading of them biased and arduous: thus we find a globular cactus whose thorns she had painstakingly glued together to form a not very spontaneous geodesic dome, or a rough stone carved so that its shadow forms a perfect tip.

For this show, the artist proposes an area of reflection, in which criss-crossing urban wasteland plots and gathering their edible and medicinal plants are first and foremost micro-political gestures. Wandering hands are those hands capable of pricking, scratching, squeezing, scraping and offering, but also clenching their fist. But here again, the gesture we imagine to be vindictive or even bellicose contains within the fingers seeds which want only to be taken out of their dormancy. Tiphaine Calmettes is not an activist, or even a farmer: her clay fists, devised from the *nendo dango* of Masanobu Fukuoka, designed to be thrown into fields to let nature work on them, are exhibited in a state of latency. Fukuoka made the principle of non-action the basis of his agricultural theory in the 1970s, a principle which Marcel Duchamp would undoubtedly have appreciated. Tiphaine Calmettes, for her part, leaves the way open for speculation: it is quite obvious that if you let imagination have enough rest, it will germinate.





Tiphaine Calmettes

Texte (recto et verso pages suivantes)

Group show « Berlin Est », du 9 juin au 9 juillet 2016, Arnaud Deschin galerie, Paris

Courtesy Arnaud Deschin galerie, Paris

Au vu des taches sombres, les champignons étaient déjà installés depuis longtemps. Elles descendent du mur comme des coulures, on pourrait croire qu'elles sortent en dégoulinant de l'arête. Leur aspect velouté est aussi attirant que répulsif. Je regardais chaque jour l'état de leur évolution me disant que je devrais les reporter sur un papier mais ne trouvais aucun élan pour le faire. J'avais également envie de me renseigner sur la possibilité de faire pousser des champignons, comestibles cette fois. Je connaissais la culture des champignons par l'insémination de mycélium dans de la paille ou du café. J'avais vu ça sur internet où l'on vendait des boîtes de champignons « prêts à pousser », sorte de sensibilisation pédagogique, plus que réelle culture nourricière. Ça m'avait intriguée, j'avais aussi regardé des vidéos où ils intégraient la mixture dans des souches de bois. Autant faire de cette humidité ambiante un atout. Afin d'intégrer le dispositif à l'espace, j'avais d'abord pensé à des moulures, puis aux chapiteaux corinthiens avec leurs feuilles d'acanthé. Mais ainsi collé, la moisissure du mur pourrait contaminer le mycélium et compromettre la pousse. La colonne avait pour avantage de pouvoir faire

des pousses à 180 degrés et pourrait toujours servir de barre de *pole dance* à certaines occasions. Je visualisais tout à fait un gros tronc taillé au milieu du salon. Je laissais cette idée en suspens, je me grattais l'aîne et ouvrais le frigo. Des champignons qui moisissent c'est quand même un pléonasme.

Inspiration. Ça sent le moisi, une odeur qui occupe la gorge qui gratte et assèche.

J'avais rendez-vous avec mon groupe sur les plantes sauvages comestibles et médicinales de Paris. La prochaine rencontre était à Belleville. L'idée m'était venue après la lecture de *Dead Cities* de Mike Davis et plus particulièrement son chapitre sur l'histoire naturelle des villes mortes. Je n'avais alors jamais envisagé le potentiel nourricier de la flore urbaine mais vu l'état du monde et mes tendances paranoïaques et conspirationnistes, je préférais prendre les devants. J'étais plus ou moins assidue au rendez-vous du groupe. On procédait par quartier ce qui nous permettait d'observer les relations entre la population, le niveau de vie, l'architecture, les espaces verts et les friches. J'y avais rencontré Bob, qui se nourrissait exclusivement de riz et de plantes sauvages depuis quinze ans. Il ramassait ça dans les interstices du bitume urbain, les jardins ou les bois. Il était toujours là et avait généralement déjà fait un état des lieux avant la séance.

Bob avait tendance, non pas à parler fort, mais à dire tout haut ce que les autres pensaient tous bas comme

on dit. Ou plutôt, à dire tout haut ce qu'il pensait que les autres pensaient tout bas. C'était une manière d'interpréter les pensées des autres, je le soupçonnais au fond de projeter les siennes. Il aimait bien protester, dénoncer. Il aimait bien ce mot, mais en tant que prof d'Histoire il devait bien savoir que la dénonciation n'avait pas toujours eu les mêmes répercussions. Il avait du mal avec l'argent et se méfiait de ceux qui en parlaient. Selon lui il avait ses idées comme seule richesse, et il se mettait à parler du revenu minimum et de la fin de l'emploi. Ça durait des heures mais j'aimais bien l'écouter. Il avait une sorte d'optimisme déchu, une calme rébellion. Il ne devenait jamais grossier, mais c'était comme s'il retenait tout ça enfoui. Un trop-plein d'énergie. Peut-être que les plantes l'aidaient à se calmer.

Je mettais ma veste et claquais la porte. À ce moment-là mon regard rencontrait systématiquement la fenêtre de ma voisine. J'avais vue sur sa chambre où elle avait pour rituel de prendre des selfies tous les matins en petite culotte devant son mur de photographies. Ce qui m'étonnait le plus c'est qu'elle semblait ne jamais porter la même culotte, comme une sorte de collection fétichiste. J'imaginais qu'une fois portée elles les envoyaient au Japon pour se faire un peu d'argent.

J'avais d'abord rendez-vous avec Martha. Le café dominical sur la place du marché, Place de la Réunion. J'aimais lui trouver des affiliations avec ma voisine mais au fond je ne voyais pas vraiment de lien. Elle était plutôt discrète comme personne et assez difficile à appréhender. Souvent elle me donnait des rendez-vous où elle ne venait pas et vice versa. J'avais eu vent du deuxième cas par un ami commun ; je ne pouvais pas être au courant des rendez-vous qu'elle me donnait sans me prévenir. Parfois, il arrivait que l'on se retrouve par hasard dans la même soirée sans que je ne m'en rende compte, ce qui

avait tendance à me culpabiliser. J'en voulais à mon manque d'attention, ça me donnait la sensation d'avoir raté quelque chose d'important. C'était comme un jeu pour elle, et je me demandais si elle en était davantage l'actrice ou la victime. Depuis quelque temps elle s'amusait à adapter son comportement en fonction de phénomènes extérieurs. Sa dernière méthode en date indexait sa manière d'agir aux fluctuations de son compte en banque. J'arrivais à peu près à voir ce que pouvait donner « retrait » ou « à découvert », mais j'avais plus du mal avec « spéculation » ou « fluctuation ».

Je connaissais bien le quartier ou tout du moins ça me faisait plaisir de le croire. Chaque fois qu'on entrait dans les détails en m'indiquant le nom d'une rue j'étais incapable de la resituer. Sur la place du marché on avait le choix entre l'amigo et le bar des bobos, le bar d'été et le bar d'hiver. Cette fois-ci je profitais d'un rayon de

soleil pour me mettre en terrasse. J'aimais bien la vue. La petite place et puis derrière ces grands immeubles toujours en travaux. Alors que les étages montaient à toute allure pour certains, d'autres disparaissaient du jour au lendemain. La troisième catégorie stagnait indéfiniment dans un état transitoire assez incertain. Le temps semblait s'alourdir, toujours plus chaud, presque pesant. J'avais pourtant l'habitude d'attendre mes rendez-vous, mais ma solitude me mettait toujours mal à l'aise et j'essayais de trouver des stratagèmes pour me donner une contenance. Le café était toujours bu trop vite, j'avais essayé le livre, le carnet, le téléphone. Mais au fond j'avais surtout envie de ne rien faire. J'attendais en somnolant. Il ne me serait pas venu à l'idée d'aller boire un café seule si ce n'était pour attendre quelqu'un. Et finalement je me prêtais bien au jeu parce que j'étais prête à attendre longtemps. Si longtemps que quand j'eus un sursaut de conscience le temps était bien avancé.

Le groupe était déjà de retour au local quand je les rejoignais. Chacun avait posé sur la table le fruit de sa cueillette. On retrouvait comme souvent le pissenlit et le mouron des oiseaux, la chicorée, le chardon, l'oseille. D'après mes lectures je me souvenais qu'il s'agissait pour beaucoup d'espèces étrangères et

que ces biotopes urbains pourraient être les écosystèmes avant-coureurs du futur. Certains persistaient à ramasser des succulentes et on continuait de leur expliquer qu'elles n'étaient pas comestibles. Il y avait aussi les bottes que Jeanne avait trouvées près d'une poubelle, les cartes postales publicitaires de Pablo, les branches mortes de châtaigniers taillées en pic de Sébastien, un bouquin, des cailloux et un morceau de crépi. Je regardais longuement ces choses ainsi disposées en faisant des allers retours avec la vitrine. Je vis alors Martha debout les bras tombants. Elle semblait figée, le regard dans le vide. Elle avait son habituel teint clair quasi transparent, une cigarette dans une main et une tasse de café dans l'autre. Je trouvais que ça faisait un joli tableau avec la table en premier plan, les reflets dans la vitre et Martha.

J'entendais Bob en voix off parler de tir à l'arc japonais, sa dernière découverte vers la voie du zen. C'est important la respiration. Et il faut regarder bien au loin, pas vers la cible mais en perpendiculaire. La cible c'est au dernier moment, tu sais qu'elle est là, tu n'as pas besoin de la regarder. Tu regardes au plus loin. Au-delà des objets, des arbres, du muret du voisin, peu importe. La respiration.

Plus je les regardais plus le tout devenait abstrait. À ce moment-là j'essayais de trouver une certaine cohérence à cet ensemble. C'est quoi le rapport ? Il n'y en a pas. C'est un peu bête de chercher un rapport entre des choses qui n'en ont pas.

Une expiration. Moi j'avais surtout le ventre vide et je ne voyais pas ce qu'on allait faire à manger avec les trouvailles du jour.

## **TIPHAINE CALMETTES**

**DANS LE CADRE DE « BERLIN-EST »**

**GROUP SHOW AVEC :**

**FABIENNE AUDÉOUD, MARION BOCQUET-APPEL,**

**TIPHAINE CALMETTES, JEROME CAVALIERE,**

**MATTHIEU CLAINCHARD, MICHAEL DEBATTY,**

**DAVID EVRARD, IBAI HERNANDORENA,**

**MARIANNE MARIC, APOLONIA SOKOL.**

**9 JUIN - 9 JUILLET 2016**

**DU MERCREDI AU SAMEDI 11H - 19H**

**ARNAUD DESCHIN, GALERIE 18 RUE DES CASCADES 75 020 PARIS**

**INFORMATIONS T +33 (0)6 75 67 20 96**